

ne saurait abonder, en conséquence, sur les côtes américaines. Il ajoute—mon intention n'est certainement pas d'abuser de votre temps en reproduisant *in extenso* son témoignage—il ajoute que ce grand courant arctique frappe le rivage américain en trois ou quatre endroits différents et qu'il y séjourne pendant un certain temps de l'année; et qu'au printemps, le poisson le suit et demeure sur ces côtes jusqu'à ce que ce courant se retire; mais que le courant du golfe, le grand fleuve océanique, comme l'appelle le lieutenant Maury, se rapproche beaucoup dans son cours, l'été, de quelques-uns des rivages américains et frappant en d'autres endroits les mêmes rivages, sépare les eaux de la surface d'avec les eaux plus froides du fond, où le poisson trouve sa nourriture, et de cette manière la chasse des côtes américaines vers des régions plus froides. Il soutient encore que même dans le golfe St. Laurent, il y a beaucoup d'endroits où ce poisson ne peut vivre; qu'on y trouve des courants de différentes températures, les uns plus chauds, les autres plus froids, et que ce poisson vit dans les derniers et ne peut vivre dans les premiers. Vous vous rappelez, sans doute, qu'un certain nombre de témoins, américains et anglais, ont déclaré que souvent après avoir attiré le poisson loin de la côte, en l'amorçant avec des *porgies*, il disparaissait soudainement pour ne plus reparaitre; et le témoignage du professeur Hind explique ce phénomène. L'explication est celle-ci: le poisson se trouvant tout à coup dans un courant d'eau plus chaud, dans lequel il ne peut vivre, plonge aussitôt afin de rencontrer un courant qui lui soit plus propre; ensuite, peu à peu, il regagne le rivage. Une autre partie du témoignage du professeur Hind m'a frappé comme étant d'une haute importance dans cette question. Il signale un fait extraordinaire observé dans le golfe St. Laurent. Le courant, dit-il, qui entre par le détroit de Belle-Isle, frappant les îles de la Madeleine, se divise en deux courants dont l'un longe la côte méridionale du Labrador, contourne l'île d'Anticosti jusqu'à la rive nord du golfe St. Laurent, pendant que l'autre descend vers l'île du Prince-Edouard et entre dans le détroit de Northumberland. Il ajoute qu'à cause de la grande distance parcourue par l'un de ces courants et la distance plus courte parcourue par l'autre, le courant qui descend des côtes du nord rencontre le reflux de l'autre courant vers le milieu de l'île, et qu'en conséquence les eaux sont toujours hautes à cet endroit. C'est pour cette raison que l'île présente la forme particulière qu'on lui voit, ayant été rongée vers le centre par l'action de ces courants. Il résulte de ce phénomène—et c'est un phénomène qui ne se rencontre, d'après le professeur Hind, si je me rappelle bien ses paroles, qu'en un ou deux endroits du globe habité—que toute la nourriture du poisson est emportée vers le rivage. L'eau froide, nécessaire à l'existence du maquereau, de la morue et du flétan est poussée dans l'anse que forme l'île du Prince-Edouard, sur les côtes méridionales du Labrador, et sur les rives septentrionales du fleuve St. Laurent. Il assigne pour cause déterminante de tout ceci, le courant. Le poisson est ainsi attiré vers le rivage, et, nécessairement, il y séjourne, trouvant la nourriture qui lui convient.

Je posai ensuite au professeur Hind cette question:—

“Supposons deux classes de témoins,—chacune très-nombreuse. Si l'une déclare sous serment que sur les côtes de l'île du Prince-Edouard la pêche du maquereau est peu abondante, en deçà de la limite de trois milles, et l'autre qu'elle est excellente, en deçà de la même limite, laquelle de ces deux classes de témoins, d'après la science, dit la vérité? Incontestablement, a-t-il répliqué, ceux qui soutiennent que la pêche est abondante en deçà de la limite des trois milles, parce que la science dit qu'il doit en être ainsi.”

Quand même les témoins seraient présents et donneraient, au meilleur de leur connaissance, un témoignage qu'ils croiraient exact, la science intervenant, trancherait la question en faveur de la cause britannique. Je ne m'occuperai pas davantage à éclaircir ce point—je passerai à une autre partie de mon plaidoyer. Ainsi, je crois avoir dit hier, que même en admettant qu'il soit vrai, comme le disaient les témoins américains, que la quantité du maquereau pris en dedans des trois milles, dans le Golfe, soit d'un tiers, en moyenne, il serait impossible aux pêcheurs des Etats-Unis, de continuer à se livrer à leur industrie, sans avoir accès aux pêcheries en deçà de la limite en